

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Debray, Régis, *Strategy for Revolution*, New York, Monthly Review Press, 1971, 255 p.

par Pauline Vaillancourt

Études internationales, vol. 3, n° 4, 1972, p. 561-564.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/700252ar>

DOI: 10.7202/700252ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

vue comme contribution au développement de la nationalité (p. 213).

Ce n'est donc pas trop simplifier que de voir dans le thème de la nation la clef de l'idéologie des Rouges, comme le fait implicitement Jean-Paul Bernard. Ce n'est pas exagéré que d'y voir aussi une forme d'expression de la conscience nationale qui a introduit dans l'histoire une « alternative idéologique véritable » avec sa définition de la société canadienne-française et sa stratégie de développement (p. 320). On doit reconnaître le mérite de Jean-Paul Bernard qui a décrit sereinement cette aventure qu'un siècle d'unanimité a contribué à effacer de la mémoire collective.

Ce livre contribue à l'effort des dernières années pour reconstituer notre histoire idéologique. Déjà les monographies importantes s'accumulent. Mais demeurent deux tâches aussi urgentes que difficiles. D'une part, on connaît mal ou peu les groupes et les classes qui se sont donné une expression idéologique, c'est dire que notre *histoire sociale* reste à faire ; d'autres part, le nombre des monographies laisse entière la tâche d'une nécessaire synthèse contribuant à nous situer et à nous révéler dans une continuité qui ouvre sur un projet qui soit réellement d'ici...

André VACHET

Science politique,
Université d'Ottawa.

BLALOCK, H. M., Jr. (ed.), *Causal Models in the Social Sciences*, Aldine-Atherton, Chicago—New York, 1971, 515p.

Voilà un volume intéressant. H. M. Blalock, professeur de sociologie à l'Université de Seattle a eu l'idée de regrouper vingt-sept articles, dont huit jusque-là inédits, traitant de corrélations et de causalité en sciences sociales. Ses volumes précédents traitaient essentiellement de méthodologie, mais il avait également consacré l'un deux aux relations raciales.

Ce volume portant sur les paradigmes de la causalité, l'éditeur le décrit, en page couverture, comme la première vue d'ensemble interdisciplinaire de la question. La plupart des articles sont rédigés par des économistes et des sociologues, et Blalock, en introduction, souligne l'approche différente des uns et des autres. Quelques articles sont cependant rédi-

gés par des psychologues et des biologistes, mais aucun par un politologue. Le volume est divisé en quatre grandes parties, allant des modèles les plus simples aux plus « compliqués » (pour reprendre le terme même de l'auteur), en passant par les techniques des équations simultanées et l'approche causale de la mesure d'erreur. On y retrouve les caractéristiques habituelles de ce type de volumes : les articles les plus fondamentaux ont déjà été lus et relus, il contient des répétitions, chaque auteur se sentant obligé de débiter son article en remontant au déluge, et on n'y trouve pas de conclusion, sous quelque forme que ce soit.

La lecture de ces cinq cents pages n'en demeure pas moins fascinante. Les articles rédigés par des économistes, où tout est posé en symboles mathématiques, alternent bien avec les hypothèses émises par les sociologues. Les passages théoriques font place, au bon moment, aux exemples tirés de la réalité sociale. Qu'il y ait corrélation ne signifie pas qu'il existe des liens de causalité, nous rappelle-t-on dans le premier chapitre, mais on s'aperçoit rapidement que l'on peut connaître les chances statistiques qu'il s'en trouve effectivement dans des situations théoriques précises. Un article de Blalock lui-même intéresse particulièrement les politologues, celui consacré aux corrélations entre les attitudes politiques des électeurs et la façon de leur député de voter à l'Assemblée (chap. 8). On réussit alors à « standardiser » le coefficient de corrélation, à mesurer ainsi le « taux » de causalité puisque les deux « populations » analysées sont closes.

Plus on a acquis de connaissances et plus le paradigme se raffine (chap. 24 à 27). Si, à la fin, on ne réussit bien sûr pas à prédire l'avenir, on en arrive à isoler les différentes variables et à préciser les chances statistiques que l'une ou l'autre influence la décision. En somme, malgré ses défauts, voilà un volume très stimulant.

Jacques BENJAMIN

Science politique,
Université de Montréal.

DEBRAY, Régis, *Strategy for Revolution*, New York, Monthly Review Press, 1971, 255p.

L'évolution des idées politiques du révolutionnaire français Régis Debray ressemble

beaucoup à la transformation qui s'est opérée chez le Québécois Pierre Vallières. Debray, comme Vallières, a franchi, au plan idéologique, beaucoup de chemin en très peu de temps sans que son cheminement ne soit facilement explicable. Dans son célèbre livre *Révolution dans la Révolution* (1967), Debray préconise la prise violente du pouvoir par des tactiques de guérilla. Dans son récent ouvrage intitulé *La Révolution chilienne, conversations avec Allende* (1971), il prend une position plus modérée et circonspecte et n'exclut pas a priori la possibilité d'une transition électorale pacifique vers le socialisme au Chili. Même les demi-réticences évidentes de ce dernier ouvrage semblent avoir tout à fait disparu depuis un an, si on en juge par une interview qu'il a accordée en janvier 1972 et dans laquelle il affirme ceci : « Je veux dire qu'il ne serait pas sage pour les gens qui sont plus à gauche qu'Allende d'attaquer ce dernier. La tâche immédiate est l'unité et un front uni face à l'ennemi commun. J'ai peut-être sous-estimé cela dans mes conversations avec Allende l'an dernier » (*New York Times*, le 10 février 1972, p. 3).

Entre *Nègres Blancs d'Amérique* (1968) et *L'Urgence de choisir* (1972), Vallières n'a pas publié une série d'écrits politiques qui nous permettrait de comprendre les étapes concrètes de la démarche intellectuelle qui l'a conduit de la violence du FLQ à l'électoralisme du PQ. Pour ce qui est de Debray, une telle série d'articles existe. Il faut être reconnaissant à Robin Blackburn d'avoir réuni et présenté une traduction de ces écrits dans un livre de poche intitulé *Strategy for Revolution* (1970) et à la *Monthly Review Press* d'avoir réussi à rendre plus facilement accessibles au lecteur de langue anglaise des textes parus dans *Les Temps Modernes*, *Révolution*, *Cahiers Marxistes-Léninistes*, *Marcha*. Quelques-uns de ces articles avaient déjà été traduits, il est vrai, dans la *New Left Review*, mais il faut dire que ce sont les plus anciens (l'un est de 1963) tandis que ce sont les autres, les textes de prison rédigés entre octobre 1967 et octobre 1969, qui sont les plus révélateurs sur l'itinéraire récent de Debray.

Dans « *Les problèmes de la stratégie révolutionnaire en Amérique latine* » (1965), Debray affirme clairement qu'il n'est pas opposé à une révolution pacifique, même, dit-il, s'il est souvent présenté comme un partisan de la révolution violente. Il va même jusqu'à dire

qu'il ne choisit la révolution violente que lorsque c'est la seule voie possible, et qu'il ne s'oppose pas à ce que des révolutionnaires utilisent une arme bourgeoise comme l'élection, dans une démocratie bourgeoise, pourvu que l'usage qui en est fait ne soit pas un usage bourgeois. Et dans la « Lettre à mes amis », que Maspéro réussit à rapporter d'une visite à Debray dans sa prison bolivienne, à la fin de 1967, il avoue que *Révolution dans la Révolution* devrait être modifié sur plusieurs points.

Debray a souvent été fortement critiqué pour avoir proposé sa théorie du foyer révolutionnaire indistinctement à tous les pays de l'Amérique latine. Mais dans son « Interview avec des étudiants de la Havane », écrit en janvier 1966, donc avant *Révolution dans la Révolution* (1967), et avant son départ pour la Bolivie, il ne croit pas que le modèle du *foco* s'applique à toute l'Amérique latine. Il dit, par exemple, qu'en Colombie, à cause des centres de lutte déjà en existence dans trois régions rurales, le *foco* n'est pas approprié.

Parmi les autres articles écrits avant l'emprisonnement en Bolivie, il y en a un qui porte sur « Le rôle de l'intellectuel » et qui expose le message familier de l'unité de la théorie et de la pratique.

Dans « Lettre à mes amis », Debray explique le dilemme politique dans lequel il se trouve. Accusé d'être un chef de la guérilla, il se déclare innocent. Cependant son engagement intellectuel envers la stratégie et les tactiques de la guérilla est tellement total qu'il a l'impression qu'il renie les guérilleros par sa protestation d'innocence.

Un autre écrit de prison, le célèbre plaidoyer de défense qu'il présenta à son procès, nous livre des détails intéressants sur le mouvement de guérilla qu'avait dirigé Che Guevara.

Après avoir traduit *Révolution dans la Révolution* dans le numéro double de l'été 1967 de *Monthly Review*, Huberman et Sweezy publièrent l'été suivant un autre numéro double intitulé *Regis Debray and the Latin American Revolution* (1968) une collection d'articles de marxistes indépendants plutôt sceptiques vis-à-vis certaines thèses de Debray. « Réponse à mes critiques » est une lettre que Debray envoie de prison à Huberman et Sweezy pour clarifier quelques questions soulevées par ces attaques. Il essaie de justifier l'importance qu'il accorde à Cuba dans *Révolution dans la Ré-*

volution. S'il insiste tellement sur l'expérience cubaine, c'est qu'elle est peu connue mais très discutée, et aussi parce qu'elle est la plus facile à analyser puisqu'elle est un fait accompli. Il rappelle aussi que son livre est un travail collectif, et que plusieurs de ses camarades ont contribué à son élaboration. Il avoue que le livre néglige l'analyse des modes et des relations de production caractéristique de l'Amérique latine actuelle ainsi que la structure et les comportements de classe qui en découlent. Ainsi, dit-il, ce pamphlet ne se préoccupe pas de la question de savoir « si les conditions sont mûres ou non » mais plutôt de ce qui arrive là où elles sont mûres. Une des critiques les plus fréquentes est que Debray privilégie la dimension militaire au détriment de la dimension politique. Dans cette réponse à ses critiques, il n'en parle pas directement sauf pour dire que le politique s'exprime parfois dans une forme militaire, mais ailleurs, il avait écrit que la lutte armée conçue comme un art n'a pas de sens si elle ne se situe pas dans le cadre de la politique conçue comme science.

Dans « Le Castrisme : la longue marche en Amérique latine », Debray revient à quelques-uns de ses thèmes favoris :

1) les « forces populaires » peuvent en définitive vaincre l'armée au moyen de la guérilla ; 2) il ne faut pas attendre que les conditions soient mûres pour faire la révolution puisque les conditions peuvent être accélérées par le *foco* ; 3) c'est dans les régions rurales, plutôt qu'en ville, que la lutte doit commencer et c'est là que la guérilla sera la plus efficace. Debray examine la validité de ces hypothèses dans le contexte de divers pays latino-américains. Cet article est donc un bon complément à *Révolution dans la Révolution*, où Debray consacre surtout ses efforts sur les questions théoriques et où le seul exemple concret vraiment utilisé est celui de Cuba. Cette enquête sur les succès et les revers des mouvements de guérilla en Amérique latine explique les nombreuses défaites, par le fait qu'on a trop hâtivement et servilement imité le modèle cubain et aussi par le fait que souvent toutes les conditions nécessaires au succès n'étaient pas présentes.

La théorie du foyer révolutionnaire y est étudiée à fond. Debray explique pourquoi le fidélisme rejette à la fois le coup d'État et l'action des masses comme moyens de s'emparer du pouvoir en Amérique latine. Il mon-

tre comment le *foco* n'est pas une forme de « blanquisme », et il esquisse le rôle que peut jouer l'université dans une stratégie de foyer révolutionnaire. À son avis, l'université doit être utilisée comme un centre secondaire, qui sert de noyau pour la discussion théorique, de forum pour l'agitation politique, ou d'armée de réserve.

« Le rapport sur la guérilla vénézuélienne » contient une interview fascinante avec Douglas Bravo, leader du mouvement clandestin au Venezuela. Debray conclut de cette enquête que la lutte de guérilla rurale doit prédominer sur la lutte en milieu urbain.

C'est l'article sur « Les problèmes de la stratégie révolutionnaire » qui a servi à donner le titre de *Strategy for Revolution* à l'anthologie tout entière.

Cet article retrace l'histoire de l'impérialisme américain en Amérique latine et montre les implications de la révolution cubaine pour les révolutions à venir sur ce continent. L'une de ces conséquences les plus sérieuses est que les autres révolutions seront plus difficiles à faire qu'à Cuba, qu'elles seront plus longues et plus coûteuses en vies humaines, parce que les pays impérialistes sont maintenant alertés et ne laisseront pas facilement une seconde révolution à la cubaine se réaliser dans cet hémisphère. D'où le suspense international actuel au sujet de l'expérience chilienne. Serait-ce là une nouvelle voie, un modèle capable dans certains cas de faire concurrence au modèle cubain ?

Debray, comme Vallières, est avant tout un stratège révolutionnaire. Il est moins attaché à des moyens particuliers qu'au but à atteindre : une libération nationale à caractère socialiste. Comme Vallières, il a dû payer chèrement certaines erreurs stratégiques et il a appris par expérience, sous le choc brutal de la réalité. Certains verront le changement survenu chez ces deux brillants penseurs depuis cinq ou six ans comme étant tout à fait colossal, mais ce n'est pas le cas. Seuls ceux qui n'ont pas lu *Nègres blancs* et *Révolution dans la Révolution*, et qui n'ont pas suivi l'évolution de la conjoncture en même temps que l'évolution des idées durant cette période, pourront s'imaginer qu'ils ont viré capot. Les stratégies et surtout les tactiques ont pu changer mais la ligne politique profonde demeure substantiellement la même. Ni leurs ex-détracteurs, ni

leurs ex-admirateurs, ne semblent s'en être rendus compte.

Pauline VAILLANCOURT

Science politique,
Université McGill.

HERMET, G., *Les communistes en Espagne*, A. Colin (Collection « Fondation nationale des sciences politiques », Paris, 1971, 215p.

Dans un ouvrage documenté et clair, l'auteur analyse l'histoire des communistes en Espagne. Le choix de son titre est bien révélateur de son objet, l'auteur fait ici l'étude, non seulement du parti officiel mais des nombreux mouvements dissidents qui se sont manifestés depuis sa fondation.

L'un des éléments les plus remarquables de cet ouvrage consiste dans la distinction bien établie entre la spécificité du parti communiste espagnol et les caractères habituels de tous les partis affiliés à la III^e Internationale.

Hermet rappelle le contexte particulier de l'Espagne après 1914-18. Elle est le seul pays où les anarchistes ont constitué un vaste courant politique populaire, de telle sorte qu'à la différence de ses homologues européens, le jeune parti communiste espagnol (PCE) ne fait pas figure de parti extrémiste ou radical dans ses prises de positions. Jusqu'aux premières années de la république, il demeure un groupuscule, tiraillé par de fréquentes crises, et apparaît comme porteur d'un modèle révolutionnaire étranger.

La formation du *Frente Popular* et la participation du PCE, au gouvernement républicain, puis à la guerre civile, lui fournissent l'audience qui lui manquait. G. Hermet rappelle ici la répression qu'il subit de la part des forces franquistes et la répression que lui-même exerce contre les anarchistes espagnols. Les grandes purges staliniennes ont leur prolongement en territoire ibérique.

L'auteur poursuit l'étude de ce parti si singulier, durant les trois décennies de régime autoritaire. Mais l'originalité du PCE ne tient pas seulement dans son histoire, elle réside aussi dans son organisation. G. Hermet montre comment la structure léniniste classique doit

s'adapter à une situation exceptionnelle de clandestinité. Pour éviter qu'une police très efficace ne démantèle les échelons supérieurs du réseau (démantèlements intervenus à plusieurs reprises depuis 1939) les instances décisionnelles du PCE siègent en exil. Le territoire national comporte plutôt un appendice de l'appareil politique.

Les communistes espagnols subissent ainsi deux inconvénients. Pour le plus grand nombre, ils demeurent éloignés de la réalité nationale quotidienne. Surtout, leur dispersion en divers pays (Mexique, France, URSS) crée un terrain favorable aux dissensions et dissidences.

Pour effectuer sa recherche, l'auteur a utilisé (ses références sont nombreuses) une abondante documentation : publications du parti, études, souvenirs et témoignages. Il publie ainsi une précieuse information sur les effectifs du parti, son recrutement, ses zones d'implantations majeures (Catalogne, Séville, Asturies, Madrid).

La seconde partie de l'ouvrage relève de la sociologie politique. Un chapitre évoque la perception du communisme en Espagne : tout d'abord le jugement que les intéressés formulent sur eux-mêmes, ensuite les images grossières ou agressives des milieux gouvernementaux, voire des gauchistes, enfin l'opinion de plus en plus nuancée des catholiques à l'égard du PCE et du marxisme.

L'auteur achève son ouvrage en évoquant le programme du PCE, qui relève de préoccupations et d'objectifs voisins de ceux élaborés par les communistes français et italiens. Mais il consacre surtout son dernier chapitre à une analyse de la fonction d'un parti révolutionnaire clandestin à l'intérieur d'un État où domine un parti unique. Il voit dans cette fonction une complexité d'ordre dialectique : le mythe du complot communiste peut justifier la répression par la police franquiste, mais l'existence d'une opposition irréductible constitue une barrière à l'apathie politique dans la masse de la population.

À ces divers mérites et qualités, l'étude de G. Hermet ajoute l'avantage de fournir une mise au point, facile à consulter, des connaissances actuelles sur l'extrême-gauche en Espagne.

Jean-René CHOTARD

Histoire contemporaine,
Université de Sherbrooke.